

pièce du plateau ; je n'en avais pas assez pour en mettre partout, et je n'ai trouvé aucune différence entre celui qui avait été plâtré et celui qui ne l'avait pas été. Cela m'a fait penser que les gens du pays avaient raison de dire que ça ne faisait rien.

—Il faut vous dire, mon cher Progrès, que les gens du pays ont raison et tort ; le plâtre n'agit pas sur toutes les terres, et si Marcel était là, il vous dirait que la science en donne la raison. Il vous suffit de savoir que le plâtre n'agit pas sur les terres que vous appelez froides, à moins que vous n'y ayez mis de la marne calcaire ou de la chaux ; mais sur toutes les autres terres, il a une grande puissance.

—Mais, Monsieur, puisque c'est la qualité de la terre qui fait que le plâtre agit ou n'agit pas, si on en mettait sur le blé, dans les terres où il produit un bon effet, cela devrait lui faire grand bien.

—Non, mon ami, je vous l'ai déjà dit, le plâtre ne fait de bien qu'aux plantes légumineuses ; seulement, quand ces plantes deviennent très belles, au lieu d'être chétives, elles fortifient davantage la terre, soit parce qu'elles y laissent plus de feuilles, de tiges et de racines, soit par le fait seul de leur plus belle végétation. Voilà pourquoi le blé vient mieux après un trèfle plâtré que quand il ne l'a pas été.

—Alors, Monsieur, vous pensez que lorsque la terre est de nature à ce que le plâtre profite aux prairies artificielles, il faut toujours les plâtrer.

—Oui, mon cher Progrès, sans aucun doute, et quant au reproche que l'on fait au plâtre de faire enfler les bestiaux qui le pâturent, c'est tout simplement parce qu'il était plus fort, les animaux en mangent trop à la fois, ce qui les fait enfler.

—Savez-vous, Monsieur, s'il vaut mieux employer le plâtre crû ou le plâtre cuit ?

—Il n'y a aucune différence ; la première condition, c'est qu'il soit broyé très fin, puis répandu au printemps, lorsque les prairies commencent à pousser, ce qui arrive plus ou moins tard, suivant la manière dont la saison se comporte, c'est-à-dire, si elle est plus au moins belle, plus ou moins favorable pour faire les plantes.

—Et quelle quantité pensez-vous qu'il faille mettre pour faire un bon plâtrage dans un arpent de prairie ?

—Il en faut vingt-cinq gallons, et on choisit un jour pluvieux, soit une rosée abondante ; et on ne répand le plâtre que le temps que la rosée tient encore les feuilles humides.

[Nous pensons qu'un minot de plâtre, c'est-à-dire dix gallons suffisent amplement.—*Réd. S. A.*]

—C'est une chose bien curieuse, Monsieur Martineau, que l'effet du plâtre ; qui donc a pu trouver cela ?

—C'est un ministre protestant appelé Meyer, à Genève, en Suisse. L'usage du plâtre a été aussi répandu par un homme savant appelé Franklin, et qui habitait les Etats-Unis de l'Amérique.

Il disait souvent aux cultivateurs, qu'ils devraient plâtrer leurs trèfles ; mais on ne le croyait pas, parce qu'il est souvent plus difficile de faire croire la vérité que le mensonge.

Il se trouva qu'une année on traversait, tous les dimanches, un champ de trèfle pour aller au temple, dans ce pays où les gens sont protestants.

Franklin sans en rien dire à personne, prit du plâtre, et en se promenant dans le champ de trèfle, il en jeta de façon à écrire en très grosses lettres : *Ceci a été plâtré.*

Cet exemple suffit, et depuis ce temps, l'usage du plâtre se répandit partout.

—Votre histoire est bien jolie, Monsieur, et pour faire comme votre savant, je laisserai une ou deux planches de trèfles sans les plâtrer, et tous les voisins pourront lire : *Ceci a été plâtré ; Ceci ne l'a pas été.*

Progrès fut bientôt décidé ; il raconta l'affaire à Marguerite, et ils n'hésitèrent pas un instant à plâtrer leurs trèfles et leur luzerne, et ils prirent du plâtre cuit et du plâtre crû, afin de voir s'ils trouveraient de la différence.

Maintenant voici bien une autre affaire ; comme le lui avait prédite Francoise, Marguerite n'avait plus de litière à mettre sous ses vaches. Elle dit à son mari.

—Voilà trois jours que je n'ai pas de litière à mettre sous mes vaches. Routineau est allé l'autre jour chercher de la petite bruyère pour les siennes, tu devrais en faucher pour les nôtres.

—Mais, femme, tu sais quel mauvais fumier fait la bruyère ; je crois quelle désèche la terre au lieu de l'engraisser. Il vaudrait mieux peut-être laisser coucher les vaches sur la marne et enlever les bouses bien souvent, que de leur donner de si chétive litière.

—Cela ne me paraît pas possible, mon ami.

—Comment donc faire ?

—Si nous écrivions à Marcel, il aurait peut-être encore quelque bons conseils à nous donner, là-dessus.

—Comment veux-tu qu'il nous envoie de la litière pour nos vaches, dit Marguerite ?

—Je n'en sais rien ; écrivons lui toujours, tous de même.

—Eh ! bien, sois, puisque tu le veux. Je vais aller chez M. Martineau, il sait mieux expliquer que nous.

Marguerite courut chez M. Martineau, qui lui écrivit aussitôt une lettre pour Marcel, et elle l'envoya à la poste ; mais cette fois, sans l'espoir d'avoir une réponse satisfaisante. En attendant, elle ramassa partout, les restes de paille. Ces petites ressources

furent bientôt épuisées ; les étables étaient sales, les vaches aussi.

La réponse de Marcel ne se fit pas attendre. Il l'avait adressée chez M. Martineau, qui la lut, et fut enchanté encore une fois des bons conseils qu'elle contenait. Eléonore s'empara de la lettre, et s'empressa de la porter chez Progrès.

—Marguerite, Marguerite ! s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, je vous apporte de la litière pour vos vaches, vos bœufs et vos moutons.

—Ah ! Mademoiselle, ce n'est pas bien de se moquer du pauvre monde ; est-ce sur ce papier que vous voulez que je couche mes vaches ?

—Je vous dis que je vous apporte de la litière, et elle s'empressa de lui lire ce qui suit :

“ Chers parents, je comprends votre embarras, de voir vos vaches sans litière ; cependant, vous auriez tort de vous servir de bruyères pour mettre sous vos vaches, car elle fait de très mauvais fumier ; tandis que vous pouvez si facilement en faire de bon. ”

Là-dessus, Eléonore qui s'amusa un peu de l'inquiétude de Marguerite, parce qu'elle savait qu'elle allait la faire cesser, lui dit :

—Devinez, Marguerite, quelle litière Marcel vous envoie ?

—Allons, allons, Mademoiselle, j'ai beau penser, je ne puis rien comprendre à ce que vous dites, absolument rien.

—Eh ! bien, écoutez :

“ Il faut, mon père, que vous apportiez de la marne dans votre grange, afin qu'elle soit à l'abri de la pluie. Le matin, ma mère fera mettre, par le petit domestique, deux bons brouettées de marne sous trois vaches ; il lui en faudra donc quatre pour les six vaches ; vous en ferez mettre autant sous vos deux bœufs. Vous mettrez cette marne derrière vos animaux, de manière que leurs bouses et leur urine puissent tomber dessus. Comme la marne est très absorbante, elle s'imbibera d'une grande partie des urines et des bouses des animaux. Le soir, vous ferez enlever les bouses et les parties les plus mouillées, et remettez un peu de marne. Vos bêtes auront donc une couche sèche pour la nuit.

“ Dès le lendemain matin, on enlèvera toute la marne mouillée, pour la remplacer par de la nouvelle ; alors au lieu de deux brouettées que vous aurez mises, vous en retirerez trois, parce que la fiante des animaux ajoutera un tiers à la litière de marne que l'on donne. Vous continuerez de même tous les jours.

“ N'oubliez pas ma recommandation pour ce fumier de marne. Il faut le mettre en tas, à part, pour l'employer à l'automne sur vos terres froides. Il doit être temps, il me semble, d'enlever la marne que vous avez mise pour